

Nous terminons de parler, dans ce numéro, du métier de paysan dans l'ancien temps.



Un agriculteur pas trop aisé pouvait se faire prêter un veau par un plus riche, il le faisait grossir, l'engraissait et le vendait en versant la moitié de la vente au prêteur. Ou bien il se faisait prêter une paire de vaches de travail dont il se servait, mais les bêtes et les veaux qu'elles faisaient restaient la propriété du « prêteur ». Il pouvait en être de même pour le cochon : une fois engraisé et tué, il était partagé avec celui qui l'avait prêté. Cette manière de faire s'appelait la « gazaille ». Ou encore pour le fourrage : on coupait, on séchait et on ramassait le foin pour quelqu'un d'autre, tous les 5 tas (les patocs) on en gardait un. Ou aussi pour le maïs : le propriétaire le semait, le « locataire » le sarclait et le ramassait en pratiquant le 5 pour 1 (tous les 6 sacs, il y en avait 1 pour lui). On disait : « Chez un tel, on pratique le « sies-un », le six-un en occitan ». Des artisans qui n'avaient pas de terre, ou pas assez, faisaient aussi la « gazaille » pour avoir du maïs pour leur volaille. Par contre, quelques anciens ne se souviennent pas d'avoir entendu parler de cette pratique. Cela veut dire sans doute qu'elle ne concernait que ceux qui n'avaient pas assez de terres pour vivre et que, par contre, ceux qui

avaient assez de terre et assez ou trop de travail chez eux ne faisaient pas « gazaille ».

Pour travailler la terre, il y avait aussi les **domestiques**, logés, nourris et payés (pas beaucoup). Le domestique, on l'appelait le valet, le « baylet ».

Les **saisonniers** de l'époque, que l'on appelait « estivendiers » (= ceux qui travaillaient pendant l'été), employés pour les sarclages, les récoltes, étaient des petits agriculteurs qui n'avaient pas assez de terre et de travail chez eux et qui allaient travailler chez des agriculteurs plus importants. Ils étaient payés en argent ou en nature : tous les 6 ou 7 sacs ramassés, il y en avait 1 pour eux ou bien celui chez qui ils travaillaient venait en contre-partie leur labourer un champ ou bien il laissait à leur disposition une petite surface de terre. A propos des « estivendiers », René Constans nous donne les explications suivantes : « Au 19^e siècle, environ 50 % des exploitations agricoles avaient une surface moyenne de 1 hectare. Il s'agit là d'une moyenne nationale. Dans notre région, elles n'étaient sans doute pas plus petites mais plus nombreuses. Dans notre village, une famille, dans les années 1900, vivait à six personnes sur une propriété de 96 ares 87 ! Alors, en ce temps-là où il n'était pas rare de rencontrer trois générations sous le même toit, comment une famille aurait-elle pu vivre sur si peu d'espace ? Il fallait aller travailler à la journée ou prendre des terres à « estiver ». Cela se passait dans les quelques rares exploitations de 20-30 hectares ou plus. Le propriétaire fournissait les attelages pour les gros travaux et les « estivandiers » fournissaient leurs bras : ils faisaient les semis, les sarclages (même le blé était nettoyé des mauvaises herbes à la sarlette), participaient grandement à la récolte, au battage pour les céréales ou le maïs à balai ; le maïs était ramassé avec la « peloque » (on le « despélouquait » le soir à la veillée). Puis il y avait le partage et comme il y avait plus de demande que d'offre, c'était la surenchère : les meilleurs propriétaires acceptaient de donner un sur cinq, d'autres un sur six, certains poussaient jusqu'à un sur sept... Un hectare de maïs pouvait donner deux tonnes dans la vallée de la Garonne et 500 kgs dans les coteaux du Quercy ».

Les **maîtres-valets** étaient logés avec leur famille par le propriétaire, ils avaient un salaire (dont une part pouvait être en nature, en vin par exemple) et un lopin de terre pour leur jardin. Paul Maurabis se souvient que son père était régisseur au château et qu'il y avait au moins trois familles de maîtres-valets ; il se souvient aussi que le samedi, avec son père, le cheval et la jardinière, il amenait des légumes aux propriétaires, la famille Dastarac qui habitait à ce moment-là à Montauban, rue du Général Sarrail.

Les **métayers** (que l'on appelait chez nous les **bordiers**) et les **fermiers** géraient la ferme pour le propriétaire : les premiers partageaient les récoltes à moitié avec le propriétaire, les seconds payaient un tant à l'hectare.

Un Villemadais se souvient : au battage, une propriétaire, assise et protégée du soleil par une ombrelle, se tient à côté de la bascule pour surveiller si son bordier ne la trompe pas sur le poids et le nombre des sacs de blé qui lui reviennent.

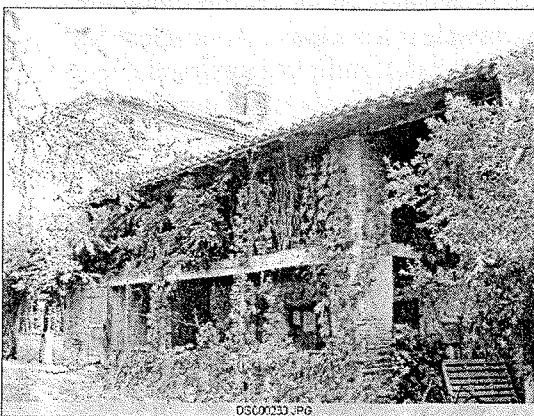
René Constans raconte : « L'hiver, après le repas du soir, quand on ne « despélouquait » pas le maïs dans la grange, on se tenait à la cuisine à la lueur du feu de la cheminée ou à la lumière du « calel », la lampe à huile : les hommes égrenaient le maïs pour les bêtes ou faisaient des balais avec la « flache » du sorgho à balai, pendant que les femmes filaient du lin ou que les jeunes filles préparaient leur trousseau de mariage ». Mme Ambal nous a transmis un carnet de comptes entre son mari, d'abord métayer (ou bordier) de 1934 à 1944 puis fermier jusqu'en 1970 et M. Belluc, propriétaire, résidant à Lagarde. Dans le métayage, recettes et dépenses sont partagées à moitié. Pour 1934 (la superficie de la métairie est d'une douzaine d'hectares), les dépenses s'élèvent à 2 141 francs et on trouve pêle-mêle : 900 kgs de super (engrais) pour 294 francs, des moutures et du son, du sel pour fourrage, des betteraves et des navets, 5 litres d'huile machine et 1 boîte de graisse, 25 kgs de ficelle de lieuse, saillie de 3 vaches, transport et triage de 11 sacs de blé, demi-sac de farine de maïs pour dindons, battage du blé, de l'avoine, de la luzerne (pour 375 francs) et de la paille à balais, ferrure des animaux (pour 186 francs), forgeron réparations (pour 161.10 francs), 500 kgs de charbon, 2 paires de socs, 250 kgs de pommes de terre, 10 kgs de pois et 7 kgs de foin rouge (sans doute des semences).

En 1935, le cheptel est estimé comme suit : 1 paire de bœufs 9 100 francs (elle sera vendue dans l'année pour 3 500 francs), 1 cheval 1 200 francs, 3 génisses 2905 francs, 4 cochons achetés 380 francs. Les recettes 1934 et 1935 sont ainsi mentionnées : vente de 211 kgs de paille à balai 337 francs, de 3 977 kgs de fourrage à 10 francs le quintal 795 francs, de 30 kgs de graine de luzerne 60 francs et de 2 cochons 1026 francs.

En 1935, il est fait mention de cornichons et de melons. Une nouvelle paire de bœufs qui vient d'être achetée est estimée à 4 500 francs (en 1938, elle le sera à 7 600 et en 1942 un seul bœuf à 22 000). En 1936, il a été vendu 42 dindons en 4 lots pour 1 148 francs. En 1937, il y a eu vente de pois (1 franc le kg en moyenne), de haricots fins (de 4 à 5 francs) et de cornichons (1.5 à 2 francs).

Le fermage était calculé en fonction du cours officiel du blé ; il était payé en nature, principalement en blé mais aussi en oeufs et volaille. En 1944, il s'élevait à 16 115 francs, 33 638 en 1945, 123 875 en 1949 et 260 000 en 1966.

Certains agriculteurs ajoutaient à leur travail d'autres tâches qui étaient rémunérées. Anciennement, on parle d'un « talpayre », un agriculteur qui s'était spécialisé dans la chasse de la taupe. M. Chambard se souvient aussi que ses tantes travaillaient à domicile pour l'usine Delpeyrou de Montauban : elles enlevaient le poil des peaux de lapin. Certains assuraient la tâche très importante de **tueur de cochons**. On parle de M. Quèbre, de M. Barthe, dit « Mazeros » et de Marcel de Marcel (de Falguières). Ce dernier avait aussi du matériel de battage et faisait le rebouteux pour les animaux.



Proverbe occitan :

« A mai de morre que de còrnas »
« il a plus de bouche que de cornes »,
c'est-à-dire : il se tient mieux à table qu'au travail !



VILLEMADAIS



numéro 7

mars 2005

les métiers anciens

Notre plongée dans le temps ancien continue.

Avant de parler des autres métiers qui s'exerçaient à Villemade il y a près d'un siècle et pour vous rappeler que ces souvenirs sont mis en forme par l'Age d'or villemadais, voici un petit texte fait par l'un d'entre nous :

« Villemade a eu sûrement plusieurs âges d'or. Peut-être était-ce en 1144 lorsque Alphonse Jourdain le fonda. Mais les temps étaient durs et les récoltes maigres. On ramassait plus de grenouilles que de cerises ou de kiwis, à cause des marécages.

L'âge d'or de Villemade, de nos jours, se situe entre la poste, la mairie, la boulangerie et le café. Si vous voulez rencontrer quelqu'un à Villemade, il faut se lever, en semaine, avant dix heures, car c'est à cette heure-là que la poste ferme et que la plupart des habitants sont venus retirer leur courrier, acheter le pain et le journal et boire un café. » (Serge Boulais)

Un **boucher** (Almayras) venait le samedi soir au café ou au bal. Il vendait surtout du bouilli pour le pot-au-feu du dimanche. L'Annuaire de 1939 indique qu'un boucher charcutier venait à Villemade le dimanche. On cite le nom d'un charcutier de Lafrançaise, M. Prieur, dit « lo Ricou », qui vendait sa marchandise dans le couloir de l'actuelle maison Debroise, sur la place de l'église. A l'époque, on achetait peu de viande de boucherie pour des raisons d'argent et aussi parce qu'on avait ce qu'il fallait à la maison : poules et poulets, lapins, pintades, cochon et confit (que l'on conservait dans la graisse).

Au temps où la ligne de chemin de fer à voie métrique Montauban-Molières fonctionnait, de 1913 à 1926, il y avait évidemment un **chef de gare**, qui en fait était une chef de gare, Mme Marty. Nous en reparlerons sans doute plus tard dans un numéro que nous consacrerons au petit train.

Les **postiers** : vers 1920, il y avait M. Unal qui, à sa retraite, est devenu ruraliste et épicier. Il y a eu ensuite M. Prouzet qui, comme M. Unal, faisait la tournée à pied et qui, l'hiver, était revêtu d'une grande cape. M. Claudinet, ensuite, a inauguré la tournée à vélo. Sa femme tenait la poste pendant la tournée et son beau-père portait le courrier à l'autobus. Il y a eu aussi des auxiliaires (Germain Barthe, qui habitait avec sa mère place de l'Eglise). Il y avait même distribution de courrier le dimanche (Mme Claudinet profitait du rassemblement de la messe du dimanche pour distribuer lettres et Dépêche à la sortie de l'église). Avant la guerre de 1939, il y a très peu de téléphones à domicile. La première cabine téléphonique publique extérieure fait son apparition vers 1938 et est installée contre le mur de l'ancien bureau des PTT (M. Poulain se souvient : comme la plupart des utilisateurs ne savaient pas se servir de cet outil nouveau, ils appelaient le postier pour établir la communication).

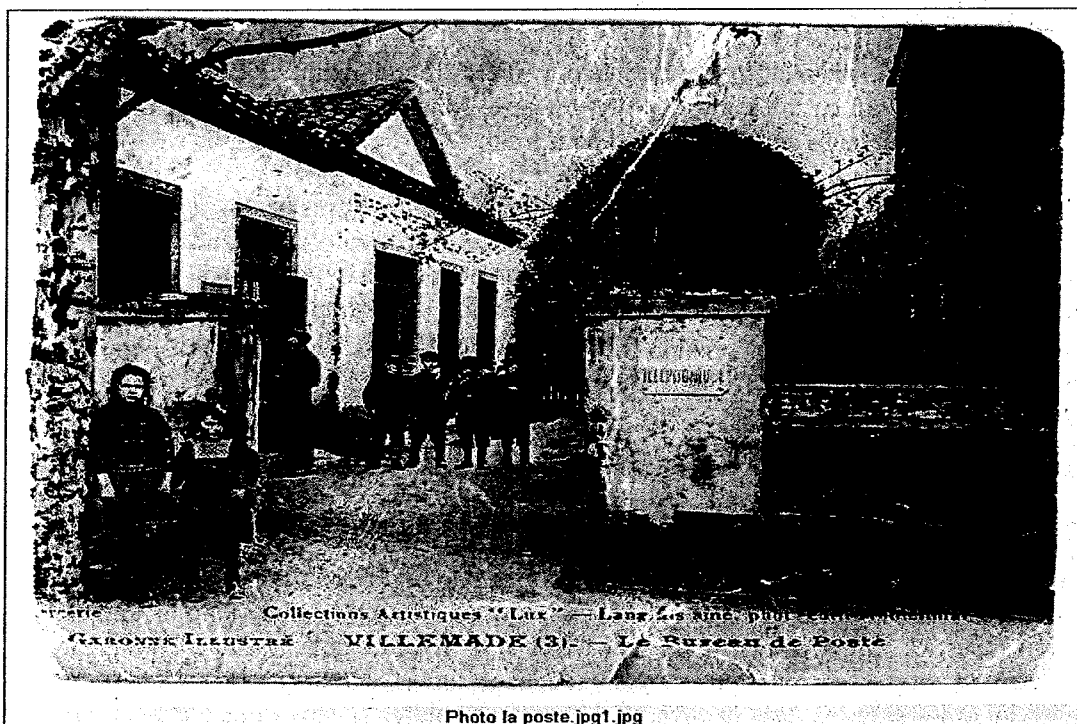
Il y avait un couple d'instituteurs (M. et Mme Cassagneau, et avant eux, M. Segond) à l'**école publique**. Ils habitaient dans le logement de fonction (cantine actuelle). M. Cassagneau avait un bambou de 5 mètres de long avec lequel il pouvait taper les élèves récalcitrants sans avoir à se lever de son bureau (certains en avaient des bosses sur la tête). Ayant puni un jour deux élèves qui étaient jumeaux et étant obligé d'aller à la mairie, il les emmena avec lui et les enferma dans la cave où il les aurait oubliés si ceux-ci ne s'étaient pas rappelés à son souvenir en faisant du tapage ! On l'appelait M. Picon, du nom de la boisson qu'il affectionnait. Il avait du mal à supporter les signes religieux extérieurs et les livres de catéchisme dans les pupitres. Et puis il y a eu M. et Mme Taillefer. En 1939, M. Taillefer a été mobilisé, Mme Taillefer s'est occupée des grands pendant que des instituteurs de remplacement s'occupaient des petits. Mme Bourdoncle se souvient : sa grand-mère, Pauline Belloc, faisait le ménage à l'école ; il était interdit aux enfants de parler occitan (patois, comme on disait) et elle avait du mal pour ne pas mélanger les deux langues ; son grand-père d'ailleurs ne voyait pas d'un très bon œil qu'on mette de côté l'occitan, car pour lui « parler comme il faut, c'était parler occitan ». René Constans nous dit qu'au début du 20^e siècle, le samedi après midi, il y avait des travaux pratiques : les garçons faisaient du dessin ou autres travaux manuels et les filles apprenaient à coudre, broder ou faire du canevas (il a chez lui un canevas fait par sa mère qui est daté 1903-1904.)

Il y avait aussi une **école libre** de filles, d'abord située à la place du monument aux morts et tenue par des sœurs de la Congrégation de Vaylats (Lot). En 1905, à cause de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, elles avaient été obligées de se mettre en civil. Un soir, de retour d'une veillée au presbytère, elles ont trouvé leur maison effondrée. L'école a alors été transférée ancienne route de Moissac, au bas de la côte, avec Mlle Ruard comme institutrice (elle s'occupait aussi de l'église et du presbytère, elle assurait la cantine pour quelques pensionnaires et tenait en très bon ordre un jardin potager) dans une maison donnée par M. Médard. Et dans cette école, il y avait une salle de théâtre ! Henriette Bonnenfant a d'abord été à l'école publique puis, après un différend entre son père et l'instituteur, à l'école libre. Elle se souvient avec émerveillement du théâtre. On en reparlera sans doute !

Le **secrétariat de mairie** était assuré par l'instituteur, et cela jusqu'en 1974

Le **cantonnier** s'appelait Baptiste Maurel, dit « Baptistou ». Il entretenait toutes les routes non goudronnées (il n'y avait que la grand-route, alors nationale, qui était goudronnée). Il fallait faucher les banquettes, couper les ronces, faire des saignées pour l'écoulement des eaux, boucher les trous avec du gravier qui était disposé en tas le long des routes. Le cantonnier assurait ce travail avec l'aide des agriculteurs qui obtenaient ainsi un dégrèvement d'impôts communaux (cela s'appelait les prestations). Certains disaient évidemment que le cantonnier faisait faire par les agriculteurs les chemins où il y avait le plus de ronces ou de trous. Baptistou était aussi garde-champêtre et fossoyeur. En tant que garde-champêtre, il faisait les annonces publiques sur la place de l'Eglise à la sortie de la messe de 11 heures le dimanche, après un roulement de tambour et un solennel « Avis à la population ». Il faut noter un progrès notoire dans l'utilisation du tambour : au lieu de tenir les baguettes avec les deux mains, un système à manivelle permettait d'obtenir le roulement avec une seule main !

De gauche à droite sur la carte postale : Julia Belloc, Félicie Belloc (Pachen), François Gary (arrière-grand-père de Madame Barragan Marie-Jeanne), Emile Delrieu, Louis Daubanes, Pierre Orliac, Marcel Pachen



Proverbe occitan:

una lèbra en un bartàs es pas un dinnar prèste

un lièvre dans une haie n'est pas un repas prêt (= ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué).

Pour ceux qui auraient du mal à lire l'occitan tel qu'il est écrit voici quelques règles simples :

Le « o » (sans accent) se prononce « ou », le « ò » (avec accent) se prononce « o »

Le « e » se prononce « é »

Le « a » final (sans accent) se prononce « o », le « à » final (avec accent) se prononce « a »

Le « v » se prononce « b »

Le « nh » se prononce « gn » et le « lh » se prononce « lieu »

Le « r » et le « n » final ne se prononcent pas



Grâce aux lecteurs qui nous l'ont fait remarquer, nous ajoutons deux précisions à ce que nous avons écrit dans les précédents numéros.

Dans la liste des **boulangers**, parue dans le n° 1, nous avons oublié celui qui a exercé quelques années après M. Noris et avant M. Segoufin :
M. Perrot.

A propos du **sabotier-coiffeur**, M. Marconié (voir le n° 2), Ismin Baduel, qui l'a bien connu, nous précise qu'il était bien sabotier mais aussi sabotier « orthopédique » : quelqu'un qui avait un pied déformé ou qui avait du mal à rentrer dans le sabot tout-venant faisait appel à ses services pour avoir un sabot tout à fait adapté. De même, en plus des jougs ordinaires, il fabriquait ou « sculptait » de jougs pour les bœufs ou vaches qui avaient des cornes qui ne partaient pas dans le bon sens et qui avaient donc besoin d'un joug adapté. Et il paraît qu'on venait de loin pour avoir recours à ses services spéciaux.

Vers 1900-1914, il y avait un **guérisseur** qui habitait en face de chez M. Alain Mouillerac, chemin de Nauze-Longue dans une maison aujourd'hui disparue. On l'appelait « le docteur ». Son slogan publicitaire était, paraît-il, (en occitan) « Un Dieu au ciel, un pape à Rome et un prophète à Villemade ». Il était assez connu et on venait le chercher, même de loin. Il soignait par des plantes et des formules secrètes. Un moyen de guérison consistait à faire passer des porcelets par une chemise appartenant au malade !

Il y avait aussi des personnes qui « tiraient » le feu, c'est-à-dire qui permettaient, par des incantations et des prières, de ne pas souffrir. Il y eut aussi un certain temps à Villemade, avant qu'elle déménage à St-Pierre, une guérisseuse d'eczéma, Mme Capayrou, que l'on appelait « la Capayroune ». Et puis, il y avait la Jeanne, la guérisseuse du pont Coudol, entre Moissac et Saint-Nicolas. A son sujet, Mme Bonnenfant raconte : un jeune garçon de Villemade marchait de façon bizarre, le docteur, craignant une poliomyélite, veut l'envoyer à Purpan ; ses parents l'amènent préalablement voir la Jeanne qui fait parler le gamin, lequel avoue que, en faisant une course à dos de vache, il était tombé de sa monture ; il n'est pas allé à Purpan !

M. Masurier raconte que, dans la maison qu'il habite actuellement, habitait un Gitan, M. Rey, qui avait le don de soigner les chevaux. Ce M. Rey accueillait aussi les Gitans de passage. C'est à cause de cela que vers les années 1975 un Gitan s'est arrêté avec sa roulotte traditionnelle et sa famille pour demander de l'eau et l'autorisation de faire pacager son cheval. En récompense, il a donné à M. Masurier un panier tressé.

Avant la guerre de 39-45 et jusqu'aux années 1950, Villemade avait une **accoucheuse**, Mme Delrieu, que tout le monde appelait Lisa (elle était la grand mère de Mme Odile Lesprit). Quand un accouchement allait se produire dans une maison, on appelait évidemment le docteur mais on l'appelait elle aussi et elle était chargée de préparer tout ce qui était nécessaire. Elle a vu naître un certain nombre de Villemadais et même il lui est arrivé, en cas de retard du médecin, de faire l'accouchement elle-même. On l'appelait la « levandièra ». Le « levandier » était celui qui était chargé de la mise bas des vaches. Par extension, la « levandièra » était celle qui était chargée de faire venir les enfants, de les faire « lever » à la vie.

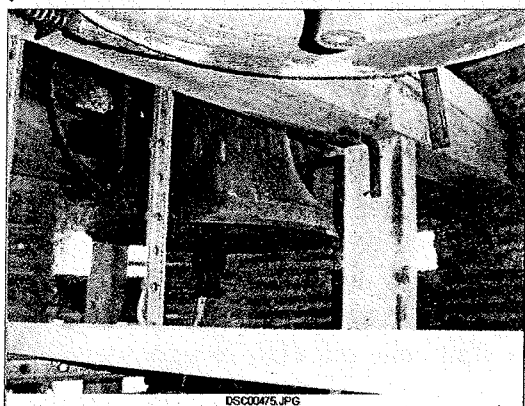
Le **carillonneur** (M. Soulié Jean, dit « Jacoupi », nommé carillonneur public le 1^o janvier 1907) assurait manuellement la sonnerie de l'angélus trois fois par jour, l'annonce des deux messes du dimanche, des mariages, des enterrements (avec un glas qui permettait de savoir s'il s'agissait du décès d'un homme ou d'une femme ; après le glas, on sonnait neuf coups pour un homme et sept pour une femme) et aussi « Nadalet », sonnerie exceptionnelle et festive chaque soir des huit jours qui précédaient Noël. Des anciens enfants de chœur et d'autres jeunes, garçons ou filles, allaient lui donner un sérieux coup de main à cette occasion.

Certains se souviennent même d'être arrivés à faire tourner la grande cloche sur elle-même (le carillonneur ou le curé intervenaient alors pour calmer leurs ardeurs). Cette coutume du « Nadalet » s'est perdue au début des années 70 (il paraît que certains trouvaient que ça faisait trop de bruit !). La grande messe de onze heures du dimanche se sonnait trois fois, demie-heure avant, à la volée puis un seul coup (c'était « le premier ») puis un quart d'heure avant, à la volée et deux coups, (c'était « le second ») et puis « le troisième » à l'heure de la messe. « Jacoupi » habitait dans une maison qui était sur l'emplacement du terrain de foot actuel, il avait un âne dont il se servait pour le travail des champs, il avait quelques champs à lui et il allait travailler à la journée chez les autres. Tous les ans, à Pâques, il se faisait payer en ramassant du blé et des œufs. Chaque famille lui donnait un « cinquième » de grains (un cinquième de 100 kgs) et on lui donnait le choix du grain : du blé pour l'échange blé-pain à la boulangerie, de l'orge ou de l'avoine pour son âne, du maïs pour sa volaille. Il paraît que parfois les enfants s'amusaient à lui faire peur quand il était occupé à sonner les cloches (peut-être parce qu'il était de toute petite taille). S'il lui arrivait de manquer l'heure, on dit que le curé Ratié le lui faisait sentir assez durement. Il était aussi « marguillier », c'est-à-dire sacristain et il avait la mission de balayer l'église et de tenir en ordre les chaises (les femmes avaient des prie-Dieu avec leur nom gravé dessus et certaines ne supportaient pas que leur prie-Dieu bouge d'un pouce dans l'église !). Ces chaises ont été remplacées par les bancs actuels dans les années 1970. Il paraît qu'il savait aussi réparer les pendules, peut-être parce qu'il avait aussi la charge de remonter l'horloge toutes les semaines. Il fallait monter au mécanisme, c'est-à-dire au quatrième étage du clocher par des échelles en bois un peu branlantes et à l'aide d'une manivelle remonter les deux poids qui, en redescendant petit à petit, faisait fonctionner l'horloge. Il fallait aussi de temps en temps assurer un nettoyage succinct des mécanismes, encrassés souvent par la fiente de pigeon.

Chaque cloche avait un marteau extérieur relié par un fil de fer à des planchettes au bas du clocher, ce qui permettait d'utiliser les cloches sans les faire sonner à la volée. Il paraît que M. le curé Ratié arrivait à jouer des airs en se servant de ces marteaux.

Jacoupi serait mort en 1948, remplacé aux cloches par sa femme et sa fille. Il y a eu ensuite M. et Mme Valent qui ont assuré la fonction. La dernière carillonneuse, toujours parmi nous, a été Mme Solivèrs : elle a commencé en 1960, aidée par son mari et elle a arrêté en 1986 pour laisser la place à l'électricité. Son fils Henri se souvient d'avoir eu la charge de remonter l'horloge.

La femme du carillonneur, Mme Soulié et sa fille, Mme Delmas, étaient **couturières**, chez elles et à domicile. A la demande, elle venait dans les maisons pour faire des édredons, des couettes et tout ce qui était nécessaire à une maisonnée. Elles faisaient suivre un petit métier pour leurs travaux de couture.



Proverbe occitan :

Pel mes d'abrial, tota bèstia cambia de piel.
Au mois d'avril, toute bête change de poil (le poil d'hiver laisse la place au poil d'été).

A gauche, deux des trois cloches de
Villemade.

Nous continuons notre tour d'horizon des professions exercées à Villemade dans la première moitié du 20^e siècle.



Au presbytère (n° 60, place de l'église) habitait M. le **curé**. De 1933 à 1968, ce fut M. Urbain Ratié (photo de la statue commémorant son souvenir). Avant lui, il y a eu M. Vidaillac (de 1924 à 1932). Si on remonte plus avant dans le temps, voici une liste établie d'après les registres paroissiaux de baptêmes, mariages et enterrements :

Armand Barthe 1906-24, Castex 1887-1906, Lacassagne 1881-87, J.B. Castex 1859-81, Jean-Baptiste Mourgue 1827-59, Gignoux 1825-27 (il était curé de St-Pierre et assurait le service de Villemade), Ponthié 1820-25, Blanc 1809-20 (il assurait aussi le service de St-Hilaire), Gondalma 1802-1809.

Voici comment M. Poulain se souvient de M. Ratié : « L'abbé Ratié menait ses paroissiens fermement. Nul ne serait passé devant l'église sans se signer au risque d'être taxé de mécréant. Ses prônes tonitruants du haut de la chaire réveillaient les mémés endormies. Chaque dimanche, l'église était pleine, les femmes à

gauche, les hommes à droite ; les vêpres voyaient moins d'affluence : les jeunes hommes préféraient jouer aux boules à l'ombre des platanes de la place ! Un jour, alors que le curé se rend du presbytère à l'église pour célébrer les vêpres, il entend sur son passage un croassement de corbeau, il retrouse sa soutane, fait demi-tour, se dirige vers les pétanqueurs et assène une paire de gifles à quelqu'un dont nous tairons le nom et qui se demande comment le curé a deviné qu'il était l'imitateur du corbeau ! »

Quelqu'un d'autre se souvient de M. Ratié ramenant deux enfants de chœur en les tenant vigoureusement par l'oreille parce qu'ils avaient eu le culot de s'amuser devant l'église au lieu de servir la messe. Pendant la retraite qui précédait la communion solennelle et qui durait trois jours, un garçon a eu le culot de toucher le genou d'une fille qui s'est mise à hurler. Sanction immédiate : communion supprimée pour les deux. Mais finalement la sanction a été enlevée. Un autre se souvient d'une gifle retentissante qu'il a reçue et qui lui reste encore sur l'estomac (si l'on peut dire !). Une Villemadaise octogénaire se rappelle qu'elle allait avec deux amies à des réunions organisées par M. le curé Ratié, et ces réunions lui paraissaient longues, d'autant plus que toutes les trois avaient leurs prétendants (originaires de St Maurice) qui les attendaient non loin de là (mais cela, M. le curé ne le savait pas !). Le même M. Ratié faisait lui-même son vin blanc avec le raisin (de la clairette) que les paroissiens lui apportaient et il était fier de montrer comment il écrasait le raisin avec les pieds. Mais quelqu'un qui travaillait au château se souvient que le vin blanc lui était fourni. Plusieurs gardent le souvenir de ce vin blanc, sans parler de tous les enfants de chœur qui évidemment y ont goûté ! Il y avait un accord tacite entre le curé et l'instituteur, avec parfois quelque grogne, pour que les enfants de chœur viennent servir les enterrements et donc quittent un certain temps l'école.

La coutume voulait que le bal de la fête votive soit inauguré par la Marseillaise jouée par l'orchestre en présence du maire et du conseil municipal. Cette fête se déroulait sur la place de l'église, sur laquelle se trouve le presbytère. Une année, quelques esprits un peu provocateurs demandèrent à l'orchestre de jouer aussi l'Internationale, ce qui fit sortir l'abbé Ratié de sa maison et aussi de ses gonds.. Et puis il y avait le théâtre... Nous en reparlerons sans doute.

Sous son côté bourru, il cachait un cœur d'or. Plusieurs se souviennent des visites qu'ils faisaient aux malades. Pendant la guerre de 1939-45, il avait organisé l'envoi de colis aux prisonniers et tous y avaient droit, protestants comme catholiques.

Des souvenirs plus anciens : quand l'eau redescendait après l'inondation de 1930, M. Vidailac a organisé une procession avec la statue de la Vierge (c'est un souvenir de M. Contrasty). Dans les années 1920, l'évêque (Mgr Marty) est venu visiter la paroisse en calèche. Les paroissiens avaient décoré l'église et la place, en particulier avec des écussons tricolores accrochés aux platanes. L'évêque étant royaliste, ces écussons ne lui ont pas plu et il a dit qu'il n'entrerait dans l'église que quand ces écussons n'y seraient plus. Alors quelques hommes de bonne volonté sont allés draper de blanc les dits écussons et la cérémonie a pu se dérouler normalement. C'est une histoire racontée par Germain Barthe à Georges Marrou).

En 1889, on a installé, à sa place actuelle, le **poids public**, qui servait surtout à peser le bois. Il fallait aller chercher la clé au café. La bascule provient de l'usine de la Moulatière à Lyon et a été livrée en gare de Montauban.

Dans le **personnel municipal**, on comptait : le secrétaire de mairie (l'instituteur) et le garde champêtre

M. Ferret parle d'un aïeul qui était **éclusier**, quand le Tarn était navigable et qui habitait l'écluse un peu plus loin que sa maison, chemin de la Pointe. Quand la navigation s'est arrêtée, les éclusiers ont perdu leur emploi. Son aïeul a refusé de toucher de l'argent et a demandé, en contre partie, un droit de coupe sur les arbres du bord du Tarn. Ces arbres étaient des « albas », des saules, dont le bois servait à la fabrication des sabots.

Il y avait enfin des gens « d'ailleurs » qui exerçaient leur métier sur Villemade ou au service de ses habitants. Des **pêcheurs** prenaient le poisson à l'Aveyron et au Tarn et allaient le vendre dans les maisons. Il est question d'un M. Nègre, d'un M. Fenouillet, qui étaient de St-Pierre. Ils vendaient des sofies (que l'on ne trouve plus actuellement dans le Tarn), qui étaient le poisson du pauvre parce que peu cher. Au moment des crues, certains pêchaient dans le Mortarieu : quand l'eau commençait à baisser et que le poisson repartait vers l'Aveyron, il suffisait de mettre une immense épuisette dans le courant (un filet rond de 1.20 m. de diamètre au bout d'un manche de 5 ou 6 mètres) et de la remonter régulièrement.



M. Fenouillet, pêcheur et serveur au café le dimanche, faisait aussi **élagueur** de peupliers. On raconte qu'il élaguait un peuplier en montant ; en haut, en se balançant, il passait sur le peuplier voisin qu'il élaguait en descendant ! Paul Maurabis se souvient qu'un élagueur, venu au château élaguer les nombreux peupliers, s'était blessé : on l'a soigné avec de l'eau-de-vie sur la plaie, mais il trouvait dommage qu'on le gaspille de cette manière et il a préféré le boire ! Les branches de peupliers élaguées étaient récupérées pour faire des rames de petits pois ou du bois pour le chauffage.

Pendant la guerre de 39-45, il y avait un **réparateur de vélos**, M. Chenard, qui habitait dans la maison de Mme Barragan.

Quelqu'un a trouvé dans une marge d'Etat Civil d'une autre commune une mention : **tisserand** à Villemade (vers 1820-1850).

Le **passeur du bac** habitait Barry-d'Islemade, de l'autre côté du Tarn, en face de la maison Labruyère (nous en reparlerons plus tard).

Proverbe occitan :

Fa pas bon èstre vesin ni del senhor, ni del riton, ni del riu, ni del camin.

Il ne fait pas bon être le voisin ni du seigneur, ni du curé, ni du ruisseau, ni du chemin.

Parmi les gens « d'ailleurs » qui venaient travailler à Villemade ou à qui des Villemadais allaient demander des services, on trouve évidemment les **gendarmes**. Ils venaient de Montauban. On parle d'eux à propos de la chasse aux oiseaux et de la fabrication de l'eau-de-vie à l'alambic. Les anciens ont le souvenir de la peur du gendarme surtout à propos de la plaque que chaque vélo devait avoir, fixée sur le cadre, et qu'il fallait montrer à toute réquisition. On nous a parlé d'un gendarme tellement sévère qu'il avait mis un procès-verbal à sa femme !

Vers 1900, un **tailleur**, M. Roux, venait de Montauban, il portait les tissus à choisir, prenait les mesures et rapportait ensuite la commande. Plus couramment, on allait à Montauban acheter ou commander les habits dont on avait besoin.

Quand on avait du fourrage ou de la paille en trop et qu'on voulait en vendre, on commandait la presse à bras, actionnée par deux **presseurs** qui tiraient avec force, chacun de son côté, un levier de bois.

Le « **peillarot** », M. Audibert surnommé Pinpin, venait de Montauban avec un cheval et une carriole et passait dans les maisons pour ramasser les peaux de lapin et la plume. Il annonçait son arrivée avec une corne et en chantant « Peau de lapin, mâle ou femelle, ça ne fait rien ». Il avait une autre formule publicitaire : « Albert Audibert, rue d'Albert ». Il faisait au moins 100 kgs et il avait toujours la « marie-jeanne » à côté de lui (la « marie-jeanne » était une bouteille de deux litres et demi qui, d'habitude, n'était pas remplie d'eau !). Il avait une très belle voix et il interprétait avec brio « Santa Lucia ». Une autre personne, « peillarote » villemadaise (Mme Montet) vendait aussi de la vaisselle et son mari était pêcheur ; elle a terminé sa carrière comme revendeuse de fruits et légumes sur la Place Nationale.

Une fois par an, passaient les **étameurs**, un couple venant de Montauban (dont la petite fille a fait construire à Villemade). Avec un matériel succinct, un réchaud et une casserole, ils remettaient à neuf les couverts en étain ou en fer, ils bouchaient les trous des casseroles et marmites et recousaient avec du fil de fer les « matres » fendus (le matre est un grand récipient en terre cuite et vernie qui servait, entre autres, à préparer la saucisse quand on tuait le cochon).

Une fois par an, passaient les **rémouleurs**, ils venaient sur la place du village. On leur apportait les couteaux et surtout les ciseaux à aiguiser. Mais chaque famille paysanne avait une petite meule



actionnée par une pédale ou une manivelle. C'était souvent le travail des enfants de tourner la manivelle, pas trop vite et pas trop lentement, et ça n'en finissait jamais, surtout pour aiguiser les lames de faucheuse.

Le **bouilleur de cru** venait, avec son alambic, à la demande de la mairie pour faire de l'alcool à partir de la vendange. Le plus ancien dont on se souvienne est M. Paga, qui venait d'Ardu ou de Fonneuve. Il s'installait à côté des ordures, près du Mortarieu, vieille route de Montauban (ensuite, il s'est mis à l'emplacement du terrain de foot

actuel puis sur l'emplacement de la salle des fêtes). Il arrivait que l'on demande au bouilleur de faire plus d'eau-de-vie que ce que permettait la loi. On raconte que deux Villemadais avaient rendez-vous avec lui pour cette opération illicite (ce n'était pas pour eux, mais pour fournir les Soeurs du Fort qui avaient besoin de cet alcool pour fabriquer leur fameux « remède de l'hôpital ») ; or les gendarmes les attendaient, cachés non loin de l'alambic ; heureusement qu'un contre-temps les a retardés et ils ont ainsi pu échapper à la punition.

On parle aussi des **rempailleurs de chaises**, des Italiens, qui s'installaient chez vous le temps qu'il fallait (il fallait donc les loger et les nourrir) pour remettre la paille aux chaises. En leur fournissant le bois, ils fabriquaient de très belles chaises en acacia. Avec un mélange de montants en bois vert et de barreaux en bois sec, qui étaient coincés par le bois vert au fur et à mesure qu'il séchait, ils faisaient des chaises extrêmement solides.

On nous a parlé d'un **colporteur**, un dénommé « Fatigue », qui passait à vélo avec une cagette dans laquelle il y avait du savon de Marseille et de l'huile.

Les **maquignons** parcouraient la campagne pour acheter et vendre le bétail et se trouvaient évidemment dans les foires.



Quand on voulait faire moudre du grain, il fallait aller voir le **meunier** du moulin d'Ardus.

Il faudrait ajouter les SDF qui passaient régulièrement dans les fermes, on les appelait les « **trimards** ». On leur donnait à manger et à boire et on les faisait dormir à l'étable sur de la paille ou du foin après avoir pris la précaution de leur retirer les allumettes ou le briquet. Paul Maurabis se souvient que l'instituteur recommandait aux enfants de lever poliment leur béret devant tout le monde, y compris les trimards.

Et enfin les romanichels, que l'on appelait les « **gitanes** », vendaient des paniers, du fil, des aiguilles et des boutons ou demandaient l'aumône. Ils avaient mauvaise réputation et on les

traitait de voleurs. Mais il paraît qu'on leur attribuait facilement des vols qui étaient faits par des gens du lieu au moment précisément de leur passage ou de leur séjour.

Il est intéressant de noter que dans l'immédiate après-guerre, vers 1946-48, il y avait seulement quatre hommes qui allaient travailler à Montauban, un à l'hôpital et trois à l'Arsenal (on peut comparer avec la situation actuelle !)

Terminons par cet inventaire des métiers que l'on trouve dans **l'annuaire des téléphones de 1939** concernant Villemade.

« Population : 503 habitants. Superficie : 921 hectares. Hameaux : Boy, Jean-Boyé.

Autobus : Moissac-Montauban (3 services), Cazes-Mondenard-Montauban, Lafrançaise-Montauban, Lauzerte-Toulouse. Autobus postal Montauban-Molières (2 services).

Fête locale : 2^o dimanche d'août. Notice touristique : clocher du 14^o siècle.

Maire : Combebiac Jules. Adjoint : Forest Amédée. Conseillers municipaux : Ouvrié Clément, Delbouys Jean-Baptiste, Quèbre Jean, Serres Justin, Gineste Paul, Labruyère Eugène, Soulié Urbain, Miramon Jean, Pech Antoine, Chambart Cyprien.

Secrétaire de mairie : Taillefer Bernard. Directeurs d'écoles publiques : M. et Mme Taillefer.

Curé : Ratié Urbain. Directrice d'école privée : Ruard Noémie.

Facteur-receveur : Claudinet. Garde-champêtre : Maurel Jean-Baptiste.

Boucher-charcutier : le dimanche. Boulangerie coopérative, gérant : Ségouffin Clément.

Cafés : Bournet Sylvain, Garrigues Léon. Coiffeur : Marconnier Paul.

Charpentiers-maçons : Brel Armand, Contrasty Adrien.

Commissionnaire et courtier en primeurs : Ouvrié Clément (téléphone)

Epiciers : Bournet Sylvain, Garrigues Léon. Forgeron : Bénét Antoine.

Gérance du bureau de tabac : Garrigues Léon. Marchand de grain : Ouvrié Clément.

Sabotier : Marconnier Paul. Scierie : Contrasty Adrien. Tonnelier : Garrigues Léon.

Principaux propriétaires : Buzenac P. à St-Hippolyte, Combebiac J. à Borde-Basse, Dastarac Henri au village, Ferret J.B. à Lapointe, Forest Amédée à Bellerive, Gineste P. à Las Places, Gineste Paul à Péraudy, Mme Vve Fournié à Borde-Rouge, Laforgue (Dr) à Ville-Vieille (téléphone), Ouvrié A. à Péraudy, Ouvrié J.B. au village, Ouvrié J. à Maillet, Padié G. à Lapointe, Padié A. à Garrel. »

Proverbe occitan :

Lo trabalh n'es pas de confit, los cans lo manjan pas.

Le travail, ce n'est pas du confit, les chiens ne le mangent pas (on peut laisser traîner le travail, personne ne viendra vous le voler).

Le dimanche 2 et le lundi 3 mars 1930, une inondation sans précédent ravagea notre région : les bassins de l'Orb, l'Orbiel et l'Orbieu dans le Languedoc, toute la vallée du Tarn et ses affluents, et par contre-coup celle de la Garonne jusqu'à Bordeaux. Une pluviométrie abondante dans l'hiver, trois jours de fortes pluies et une fonte prématurée des neiges sont les causes de ce désastre. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu monter l'eau aussi haut (22 mètres au-dessus du niveau moyen au confluent du Tarn et de l'Agoût à St-Sulpice-la-Pointe, 9 mètres 10 à Moissac alors qu'une grande crue ordinaire atteignait 6.50). Un site Internet montalbanais assure que le débit du Tarn a atteint 6100 m³/sec. à Montauban et 8000 à Moissac, alors que son débit moyen est 75 m³/sec. A Montauban, et à Villemadé, l'eau commença à monter le dimanche et le pic fut atteint dans l'après-midi du lundi et dans la nuit qui suivit, la décrue ne commençant que le mardi après-midi. La nuit du lundi fut terrible, d'autant plus que l'électricité fut coupée, l'eau ayant noyé les centrales électriques. Les maisons d'habitation, en grande majorité en terre mais avec un soubassement et des angles en briques cuites, se sont effondrées à partir du moment où l'eau a dépassé le soubassement.

Désastre sans précédent : beaucoup de morts (200 dans tout le Sud-Ouest, 7 à Albefeuille-Lagarde, 14 à Reyniès, 25 à Montauban, 122 à Moissac), sans parler des immenses dégâts matériels (entre autres le pont Cacor, du chemin de fer, à Moissac) et des pertes d'animaux et de récoltes. Il faut préciser qu'à cette époque les pompiers n'étaient pas équipés pour les dégâts des eaux. Et les pertes en vies humaines auraient été beaucoup plus lourdes si un peu partout des sauveteurs en grand nombre ne s'étaient pas manifestés.

Un petit livre publié dans les jours qui ont suivi l'inondation et dont l'auteur n'est pas mentionné, intitulé « Les paisibles rivières devenues torrents de ruine et de mort, les deuils, les ruines, les héros » a un petit paragraphe sur Villemadé :



« Villemadé compte environ 500 habitants. Cette commune s'est trouvée en plein courant et, bien que sur la rive haute de la rivière, sa position fut très dangereuse, car elle était prise par les eaux grossies du Mortarieu qui passe entre le village et la grande route pour aller se jeter dans le Tarn, et par l'Aveyron dont les eaux débordantes, bien avant le confluent du Tarn, ne formaient qu'une nappe liquide avec celle du redoutable cours d'eau qui venait de semer la ruine et la mort sur des centaines de kilomètres. Les ravages occasionnés par l'inondation à Villemadé furent considérables ; on y compte 164 maisons détruites, près de 100 familles,

exactement 205 personnes sans abri, 650 hectares de terres inondées et une victime, Mme Antonia Dupey, née Lafage, âgée de 36 ans, surprise par l'eau et dont le cadavre fut emporté au loin. Si les pertes en vies humaines ne furent pas plus importantes, c'est que des sauveteurs intervinrent, qui arrachèrent à la mort 86 personnes. Ces sauveteurs sont : MM Antonin Ver, Adrien Contrasty, Cambon, brigadier cantonnier, Marcel Andrieu, Paul Miramon, Louis Laporte, Joseph Marty, Frédéric Capoulade de La-Ville-Dieu, Roger Loubradou de l'Honor-de-Cos, Jules Combebiac, François Petit. »

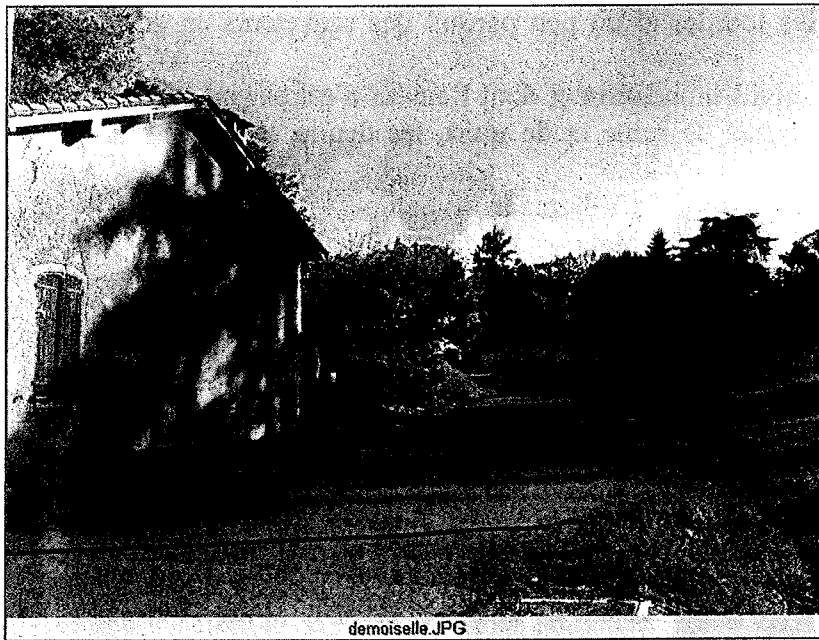
Vous aurez remarqué au passage l'erreur de l'auteur qui fait se jeter le Mortariou dans le Tarn alors qu'il se jette dans l'Aveyron quelques centaines de mètres avant le confluent.

La victime villemadaise, Antonia Dupey, habitait chemin du Palais. Elle se trouvait sur le toit de sa maison avec son mari et ses deux enfants. Son mari lui ayant demandé d'aller voir le bétail qui trempait dans l'étable inondée, elle s'est avancée sur un mur qui s'est effondré. Le courant l'a emportée et on ne l'a retrouvée que quelques jours plus tard du côté de Pradès.

Dans les sauveteurs énumérés ci-dessus, quelques uns sont bien connus parce qu'ils ont encore des descendants sur la commune (Adrien Contrasty, Paul Miramon, Joseph Marty). Antonin Ver habitait au Palais, un de ses frères a été maire de Lafrançaise et a même été député. Marcel Andrieu habitait dans le village, du côté de la poste, il occupait un poste important à Montauban. Louis Laporte était cantonnier à Villemade, il habitait comme locataire dans une maison, aujourd'hui démolie, appartenant à M. Maury, chemin de Lestang. Roger Loubradou habitait à L'Honor-de-Cos : il s'est noyé avec un de ses frères quelques années plus tard. Nous n'avons pas trouvé de renseignements sur les autres : soit ils habitaient dans d'autres communes et avaient de la parenté à Villemade, soit ils ont quitté la commune depuis longtemps. Mais il faut redire que c'est grâce à eux, et à leurs moyens rudimentaires, qu'il n'y a pas eu plus de victimes. Même si les familles avaient été averties de la montée des eaux, certaines se sont laissées surprendre ou encercler par les eaux, d'autres ont préféré rester chez eux ne se doutant pas que l'eau allait monter aussi haut.

Mme Chiavassa raconte : le dimanche soir, des hommes jouaient aux cartes au café Delbreil au village. Vers minuit, la partie est finie et l'un d'entre eux, M. Pierre-Léon Labruyère (le grand-père de notre maire actuel), va voir le Tarn qui était déjà gros dans la journée. Estimant que la crue s'annonce sévère, il revient avertir ses compagnons et il rencontre les gendarmes qui viennent annoncer officiellement la crue. Ils se séparent pour aller avertir toutes les familles.

Au pic de la crue, l'eau arrivait aux pieds du village de part et d'autre de la vieille route de Montauban et Moissac : côté Montauban, à moitié du petit pré qui sépare le pont sur le Mortariou et



le chemin de Lestang devant la maison Ouvrié ; côté Moissac au niveau de l'ancienne école libre, l'école de la demoiselle comme on l'appelait, qui avait les pieds dans l'eau (pas la demoiselle, l'école !)

M. Yves Constans a entendu dire que, le dimanche soir, il y avait le bal du Carnaval au village et l'on est venu avertir les danseurs que l'eau montait. La fête a tourné court et chacun est vite rentré chez lui. La première maison qui s'est effondrée serait celle de la famille Coccolo.

Marius Ouvrié se souvient : son père est allé chercher la famille

Gaillard (maison actuelle de la famille Claude Prieur) avec le cheval et le charreton. Le cheval avait de l'eau jusqu'au ventre et il était temps de revenir au village. Mme Bourdoncle se souvient qu'il lui était interdit d'aller voir l'eau.

Nous continuerons l'histoire de l'inondation dans le prochain numéro. Si ce que nous racontons vous paraît devoir être corrigé ou complété, nous sommes évidemment preneurs. A bientôt !

Proverbe occitan :

Lo lendeman d'un aigat, i a secada.

Après une inondation, il y a sécheresse (à prendre au sens propre mais aussi après un excès de boisson).